

Violence hors-père Histoire, histoire, le père, la violence

Didier Grimault

La violence est de retour, si tant est qu'elle ne nous ait jamais quitté. Les réflexions qui suivent sont extraites d'un travail fait l'an passé sur la violence à l'adolescence. Le texte à paraître a été ici repris et en partie modifié. J'ai voulu tenir compte de mon intérêt pour l'histoire. Je fais mention d'une découverte faite lors d'un voyage à Strasbourg; je parle ici de mémoire.

Pour commencer, contentons-nous de quelques remarques sur le concept de violence. Le mot «violence» dérive du latin violenta, il désigne un abus de la force. Agressio, la racine de l'agressivité, signifie l'attaque.

Ces deux mots ne sont pas synonymes. L'agressivité est en quelque sorte une violence érotisée, elle est volontiers le fait d'un individu, même si celui-ci fait partie d'un groupe.

Le Vocabulaire de la psychanalyse de J. Laplanche et J.-B. Pontalis ¹ comporte seulement un article sur l'agressivité. C'est ainsi que l'on peut se demander si la violence est bien un concept psychanalytique. En tout cas, l'usage de ce terme en psychanalyse est relativement récent.

On ne peut soutenir cette interrogation qu'en ayant pour repère un concept majeur de la psychanalyse. Celui-ci permettra de tenir le cap. La place du père, qu'elle soit occupée ou vacante, vient ici à point nommé. Il se pourrait que la violence ne soit qu'une formulation très actuelle de la mise en question de la fonction paternelle.

Comme d'autres, mes longues années d'adolescence ont été marquées par quelques figures emblématiques, par exemple celle de Mao ou celle de Che Guevara. Elles ont aussi été placées sous des slogans tels que «faites l'amour, pas la guerre» ² ou encore «soyez réalistes, demandez l'impossible» ³. Depuis, il s'est écoulé le temps d'une génération.

La génération à laquelle j'appartiens, a cru, de façon collective, rejeter la violence en s'opposant au pouvoir. Cela n'empêcha pas que, de façon individuelle, chacun de ses membres, sans trop le savoir, ait continué à refouler sa propre agressivité... mais parfois, seulement entre deux passages à l'acte.

Selon la terminologie courante, on ne refoule pas la violence, on la réprime. Refoule-t-on l'agressivité? C'est ce que l'on dit. Pour être plus précis, rappelons que le moi peut refouler une représentation mais pas un affect.

Toute réflexion sur la violence gagne de l'épaisseur en prenant sa dimension historique. Notre travail doit tenir compte des impasses auxquelles ont abouti les thèses du freudo-marxisme de H. Marcuse. Celui-ci, dans Éros et civilisation ⁴, opposait de façon dialectique le refoulement individuel à la sur-répression collective. Si «le malaise dans la civilisation» ⁵ prend à notre époque une telle acuité, c'est sans doute parce que nous savons qu'il n'y a pas de réponse collective, pas plus freudienne que marxiste.

Prendre la dimension historique de la violence suppose d'articuler le roman familial d'un seul avec la grande histoire, celle de tous. Il s'agit ici d'écrire l'histoire des relations qui se sont nouées ou

dénouées entre, d'une part, des personnes en quête d'identité, et, d'autre part, des héros porteurs de mythes spécifiques pour chaque génération. La transmission, dans sa forme orale, s'effectue sur trois, voire sur quatre générations.

Ainsi, le héros de Verdun ne protégea pas la collectivité de l'effondrement des institutions. La Ligne Maginot n'était qu'un rempart d'illusion. L'«État français» allait se faire passer pour l'État et le maréchal Pétain servir de paravent aux «Années brunes».

C'est un autre héros qui, de Londres, dans son message «les français parlent aux français», allait dénoncer le poison de «l'ordre moral». A la Libération, le général de Gaulle imposa la réconciliation nationale. Pour raison d'État, il opéra, en quelque sorte, un coup de force politique. Plus tard, lors d'un autre tournant de l'Histoire, il se justifiera par cette formule qui s'est fixée dans la mémoire: «La légitimité du pouvoir que j'incarne depuis plus de vingt ans»⁶.

L'ombre de la croix de Lorraine allait pour longtemps faire croire que la francisque n'avait été que le blason d'un mauvais rêve. Ainsi, la réconciliation nécessaire s'était faite au prix d'un déni et d'un interdit de penser.

Une partie de la population s'est alors trouvée dans l'impossibilité de soutenir une réflexion, au grand jour et après coup, sur cette sinistre période qui fut celle du gouvernement de Vichy. Ce drame, quelle qu'ait été la place assignée à chacun, fut joué, dans une large mesure, sans parole. Cet empêchement de penser et de dire fut sans doute symptomatique de la difficulté qu'ont eue les personnes de cette génération à tenir leurs places de parents auprès de leurs propres enfants. Après Nuit et brouillard ⁷ comment pouvait-on indiquer le chemin?

Cinquante ans avaient passés depuis la dernière guerre lorsque François Mitterrand s'est rendu au cœur de Strasbourg pour s'incliner devant deux plaques commémoratives. Celles-ci sont à quelques mètres l'une de l'autre. La première rappelle l'emplacement de l'ancienne synagogue. Elle porte cette phrase de la Genèse: «Au commencement était le verbe». Certes, on peut tuer les hommes, mais nul ne saurait éradiquer le Verbe. La Parole du Livre résonne encore à nos oreilles. L'autre plaque rappelle qu'ici, François Mitterrand, président de la République française, s'est souvenu que «l'État français» avait participé aux crimes nazis. Il a utilisé des guillemets, certes, mais nous devons reconnaître que, par son acte, il a mis fin à cinquante ans de déni.

L'histoire, grande ou petite, s'accommode mal des clivages. Il n'y a pas eu d'un côté la francisque et de l'autre la croix de Lorraine. «L'État français» n'était pas une parenthèse. François Mitterrand a su porter ce lourd fardeau. Son acte de reconnaissance ouvre un espace de pensée qui jusque-là était en grande partie interdit.

La génération de ceux qui avaient vingt ans en 1940 est celle des grands-parents de ces adolescents qui, par leurs actes, attirent notre attention. Elle peut enfin transmettre sa part de vérité. Elle le fait sans passion et peut-être plus facilement avec ses petits-enfants qu'avec ses enfants. Cette envie de témoigner de ce qu'a pu être une vie force l'estime et le respect de tous.

Ainsi, la violence actuelle, du moins dans sa dimension collective, ne peut être entendue autrement qu'à travers les interrogations qu'elle adresse à la fonction paternelle. Ce questionnement passe par plusieurs générations successives.

Après ce long détour par l'histoire collective, revenons aux histoires individuelles, celles qui font notre ordinaire, tout en sachant que cette distinction est assez artificielle.

Notre fonction consiste à donner la parole au sujet de l'énonciation, à celui qui dit «je», ceci quel que soit son âge. Il suffit pour cela de quelques aménagements techniques.

Dans ce travail, j'ai été amené à distinguer, sur le plan collectif, les positions respectives de trois générations. Je vais maintenant, au niveau individuel, distinguer trois temps plutôt que trois âges.

L'infans, celui qui ne parle pas encore, est déjà dans un bain de parole. C'est un sujet en devenir.

L'enfant, lui, n'a pas la parole. Elle lui est confisquée. On parle pour lui. Ce «on» peut-être ses parents, le maître d'école ou le docteur.

L'«adolescent» relève d'un statut assez incertain et parfois réifiant. L'usage du terme d'«adolescens» se révèle être d'une grande efficacité. En effet, ce terme correspond à un processus qui laisse place à une parole authentique du sujet.

Quant à l'adultus, celui qui aurait fini de grandir, c'est bien sûr un être mythique. Nul n'est jamais complètement fini.

Lorsque S. Freud affirme que le complexe d'Œdipe disparaît avec sa résolution, il donne là une asymptote au développement psychique.⁸

Cette remarque de S. Freud suffit à nous rappeler que, si la demande d'un sujet à un thérapeute est bien exprimée dans le langage tel que l'organise la structure œdipienne, cette demande n'émane que de la part infantile. Dans la cure analytique, le praticien est lui-même inclus dans ce dispositif. Il ne saurait s'en extraire sans retirer toute spécificité à son propos.

L'amour ou la haine transfèrent sur la personne de l'analyste tel ou tel complexe signifiant d'un sujet. La clinique analytique n'est autre que celle qui porte sur cette opération de transfert ainsi que sur son interprétation. Elle a la particularité d'être élaborée dans le champ même du transfert. Aussi et sans trop forcer le trait, on dira que c'est une clinique sous transfert.

Winnicott a fort bien exprimé tout ceci en faisant remarquer que «un patient en tant que tel n'existe pas – il n'existe qu'un patient avec son thérapeute»⁹.

C'est là toute la différence entre la clinique médicale, y compris la clinique psychiatrique, et la clinique analytique. De fait, on peut concevoir un malade en tant que tel, sans médecin. Par contre, il n'y a pas d'analysant sans analyste.

Il nous faut donc compter avec le transfert et le contre-transfert. Nous devons aussi prendre en considération le désir de l'analyste, c'est-à-dire son intérêt pour l'énigme que constitue le nouage signifiant du symptôme.

Parler ainsi de la clinique est à la fois se situer en pleine orthodoxie freudienne et en même temps mettre en lumière ce qui peut, dans certaines rencontres assez singulières, caractériser la tonalité du transfert.

Lorsque celui-ci s'établit, volontiers immédiat et massif, il est marqué d'une grande ambivalence. La demande d'aide n'est pas isolable du rejet de tout soutien. Celui-ci est vécu comme une intrusion ou une persécution. La tendance à érotiser l'entretien oscille alors avec la recherche d'une relation déssexualisée car plus sécurisante.

Les processus primaires ainsi que le registre narcissique sont ici prévalents. Il s'agit là de notions de psychopathologie. Or le transfert est bien le seul champ opératoire de l'analyste. Celui-ci ne pourra donc prendre en compte de telles données que si elles sont situées dans le cadre des névroses dites «névroses de transfert¹⁰».

Ce mode de transfert est assez marqué chez certains adolescents. L'adolescence constitue souvent un moment d'exacerbation des problématiques narcissiques. C'est d'ailleurs volontiers sur ce registre que nous avons à entendre la violence.

Si la clinique de l'adolescence a quelques particularités pour la psychanalyse, c'est en raison des difficultés que présentent le transfert et son interprétation. Cette clinique donne une nouvelle actualité à la problématique freudienne des «névroses narcissiques» en tant que «névroses de transfert»

L'adolescence constitue un moment de passage de l'univers familial à l'univers collectif. Plus qu'une autre période, elle confronte le père à sa fonction.

Le père de l'enfance est un père idéalisé. De lui on peut dire «mon père ce héros»¹¹. Par contre, le père de l'adolescence n'est plus tout à fait adulé. Il est même contesté et parfois décrié. S'il est parfois traité de zéro, il est en même temps sommé, par ses propres enfants, de tenir sa place. Le roi est nu, certes il n'a pas le sceptre, mais il le porte.

Ce père complètement castré est le passeur par excellence du monde de l'enfance au monde de l'adulte. Il a un rôle actif à remplir. En effet, il doit permettre à ses enfants de faire chuter l'idéalisation dont il est l'objet. Pour le moins, on peut attendre de lui qu'il n'entrave pas ce processus.

Ce faisant, le père prend alors sa place dans la succession des générations. Il y fait place aussi à ses enfants devenus femmes ou hommes. Pour illustrer cela, il suffit de remarquer, par exemple, que la formule «homme de père en fils» est bien différente de l'intitulé «père et son fils». La première de ces deux expressions s'entend comme une mise en place dans l'ordre des générations. La seconde désigne plutôt un fondateur et une lignée.

C'est encore ce père, soumis à la castration, qui introduit une nouvelle donne: on peut, à l'occasion, se passer de sa personne pour peu que l'on compte avec sa fonction.

La clinique quotidienne nous l'apprend bien. Dès que le père tient à peu près sa place, dès qu'il remplit sa fonction, bien des symptômes trouvent alors leur résolution. En outre, il est fréquent de constater que les tendances agressives et parricides ne peuvent être pacifiées que si elles sont référées au discours porté à travers plusieurs générations successives. Ainsi, les ratages de la fonction paternelle sont à entendre à travers les âges.

Reconnaissons à J. Lacan d'avoir considérablement clarifier la question en parlant du père réel, du père symbolique et du père imaginaire.

Pour distinguer les divers rôles impartis à la fonction paternelle, j'emprunte maintenant les termes qui vont suivre à A. Didier-Weill.¹² Entendons par «père fondateur», celui de la horde primitive, le père mythique. Le «père omnipotent», c'est le père idéalisé, celui de l'âge infantile. Le père de la période adolescente serait volontiers considéré comme un «père impotent». Quand au père de la post-adolescence, c'est, en quelque sorte, un «père potent».

Nous avons souligné que ce sont les avatars de la fonction paternelle à travers la succession des

générations qui donnent à l'histoire sa pleine dimension. Pour parler de la violence, nous avons rappelé que l'analyste en tant que tel ne peut le faire qu'à partir du champ du transfert. Nous avons souligné qu'à bien des égards, l'adolescence est un moment singulier. Maintenant, nous allons centrer notre travail sur la violence.

Le terme de violence est devenu d'un usage courant, pourtant S. Freud l'utilise peu et J. Lacan guère plus. L'un et l'autre préfèrent parler d'agressivité. L'article de J. Lacan dans les *Écrits* s'intitule d'ailleurs *L'agressivité en psychanalyse*¹³. Ainsi, on peut se demander si le concept de violence est un concept opératoire en clinique.

S. Freud utilise peu ou pas le terme de violence, excepté dans la lettre à A. Einstein publiée sous le titre *Pourquoi la guerre?*¹⁴. Dans ce texte, le terme de violence est employé pour décrire des mécanismes propres à la psychologie collective. Si «l'union fait la force»¹⁵, c'est parce que la réunion des plus faibles compense la violence du plus fort. C'est ainsi que le droit, au nom de la collectivité, fait barrage au pouvoir d'un seul, quand bien même serait-il le plus puissant. Les liens affectifs entre les membres de la communauté garantissent que le pouvoir soit exercé au nom de tous et assurent ainsi une victoire sur la violence.

Lorsque, dans cet article¹⁶, S. Freud parle de pulsion d'autoconservation, c'est pour dire qu'elle est de nature érotique. Quand il rappelle que la pulsion amoureuse est orientée vers des objets, c'est pour remarquer que cette pulsion a besoin de la «pulsion d'appropriation» pour atteindre son but. La pulsion d'autoconservation a donc partie liée à la pulsion érotique. Il est bien difficile, de l'avis de S. Freud, de distinguer ce qui revient à l'une de ce qui revient à l'autre.

Au cours de l'entretien clinique, nous n'avons pour tout matériel que la parole. C'est seulement par le langage que nous prenons connaissance des actes violents agis ou subis par le sujet. La parole nomme et si elle a ici quelque fonction, c'est bien celle de faire barrage à la jouissance du passage à l'acte.

Les signifiants ne sont pas régis par le seul principe de plaisir, même si celui-ci les investit. Dire, c'est, avec la grammaire, amarrer des représentations dans une chaîne langagière. Nommer une chose fait qu'elle n'est plus pareille après qu'avant.

Ainsi, nous ne saurons rien de la violence qui ne soit véhiculé par la parole. Rappelons ici que toute parole porte peu ou prou la marque d'Éros. Pour soutenir le contraire, il faudrait faire un retour à S. Ferenczi¹⁷. Celui-ci, dans sa théorie de la séduction, opposait au langage de la tendresse – celui du temps de l'enfance –, le langage des passions – celui du temps de l'adulte. On sait que S. Freud recusa avec virulence cette théorie.

La distinction de deux niveaux dans la représentation de la violence est assez nouvelle¹⁸. Cette conception a des avantages pédagogiques certains. Ainsi, à la violence première et narcissique, s'opposerait la violence objectale, liée par la structure œdipienne.

Cette théorie suppose un temps premier, celui de l'autonomie de la pulsion d'autoconservation par rapport à la pulsion érotique. La liaison des pulsions ne serait que secondaire.

Ce modèle rattache la violence première à la pulsion d'autoconservation et réserve la conception d'une violence érotisée à la part d'agressivité liée par la structure œdipienne.

Seule la violence objectale permettrait de rendre compte de l'agressivité érotisée dans le couple ambivalent que constituent l'amour et la haine. Pourtant, on sait bien que le narcissisme est au cœur de ces deux inclinations. Les passions amoureuses illustrent d'ailleurs cette profonde intrication du narcissisme et des diverses pulsions. Sous leurs allures objectales, ces passions n'en sont pas moins des états dans lesquels prévaut la dimension narcissique.

La complexité du problème incite à opposer à ces théories modernes qui privilégient la partition des pulsions, d'abord la position inaugurale de S. Freud, puis celle plus récente de J. Lacan.

Dans l'article intitulé Pulsions et destins des pulsions, S. Freud¹⁹ utilise, en allemand²⁰, le même terme pour désigner l'agressivité liée à la pulsion d'autoconservation et l'agressivité liée à la relation objectale. Il est donc obligé de préciser à chaque fois à quel type de pulsion il fait référence. Le texte s'en trouve alourdi. S. Freud témoigne sans doute là d'un parti pris. Celui-ci ne peut-être que d'obliger la théorie à s'incliner devant la clinique.

Faut-il aujourd'hui donner encore raison à S. Freud sur ce point? La séparation qui nous est proposée, entre, d'une part, le champ du narcissisme primaire ou celui de l'autoconservation et, d'autre part, celui du champ des pulsions érotiques, est une distinction séduisante. Pour autant, s'agit-il d'une fiction opérante ou bien d'un fait clinique? Nous serions bien en peine de répondre à une telle question. En effet, il nous est extrêmement difficile de penser à la clinique autrement qu'à partir du nouage freudien des pulsions.

L'intrication des pulsions d'autoconservation et des pulsions érotiques rend compte de ce lien. J. Lacan²¹, avec la description du stade du miroir, a conceptualisé un tel nœud entre le champ spéculaire et le champ du langage. On lui doit aussi d'avoir situé ce moment comme étant structural et constitutif du sujet.

Dans la clinique sous transfert, ce qui pourrait n'être que l'expression du narcissisme ou de la pulsion autoconservation se trouve véhiculé par la parole. Cette parole, avec sa tonalité affective, est adressée à l'autre. Dans cette relation, l'autoconservation est connotée à l'hostilité. Enfin, l'agressivité s'exprime dans le vocabulaire œdipien.

Si nous suivons S. Freud, il n'est pas certain que les psychanalystes aient une réponse à apporter au désordre de la violence collective. S. Freud se montre d'ailleurs très sceptique sur la possibilité de faire en sorte qu'il n'y ait plus jamais la guerre. Nous rejoignons son scepticisme pour ce qu'il en est de la violence. Par contre, il s'affirme un fervent partisan de la «dictature de la raison»²² sur la vie pulsionnelle. Le travail de culture, c'est-à-dire le travail de nouage et de civilisation des pulsions est une tâche individuelle, jamais finie, sans cesse battue en brèche, toujours ouverte à qui veut bien.

Octobre 1996

Bibliographie

J. Bergeret, La violence et la vie, Paris, Payot, 1994.

S. Freud :

– [1915] Vue d'ensemble des névroses de transfert, p. 20, Paris, Gallimard, 1986 ;

– [1915] «Pulsions et destins des pulsions», in Métapsychologie, Paris, Gallimard, 1968 ;

CCAF – Le Courrier Novembre 1996

- [1923] «La disparition du complexe d'Édipe», in La vie sexuelle, Paris, puf, 1972 ;
- [1930] Malaise dans la civilisation, Paris, puf.
- [1933] «Pourquoi la guerre?», in Résultats, idées problèmes II, Paris, puf, 1985.
- P. Gutton, Le pubertaire, Paris, puf, 1991.
- C. Miollan (Dir.), Parents et adolescence, Toulouse, Erès, 1995.
- J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Vocabulaire de la psychanalyse, Paris, puf, 1968.
- J. Lacan, Écrits, Paris, Seuil, 1966.
- «L'agressivité en psychanalyse» ;
- «Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je».
- H. Marcuse, Eros et civilisation, Paris, Éditions de Minuit, 1963.
- Reuves:
- Adolescence, n° 26, «Projet d'adulte», Paris, Bayard, 1995.
- La psychanalyse de l'enfant, adolescences, t. 1, n°5, Paris, Clims, 1989.
- Bulletin de l'association freudienne, n°22, mars 1987 : Charles Melman, «Y a-t-il une question particulière du père à l'adolescence?»
- Violences et subjectivation, revue du Collège de psychanalystes, n° 45, Paris, 1993.

1. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Vocabulaire de la psychanalyse, Paris, puf, 1968.
2. Slogan des années 68.
3. Idem.
4. H. Marcuse, Eros et civilisation, Paris, Éditions de Minuit, 1963.
5. S. Freud, Malaise dans la civilisation [1930], Paris, puf.
6. De Gaulle, discours politique cité de mémoire.
7. Titre d'un film de M. Carné, cité de mémoire.
8. S. Freud, «La disparition du complexe d'Édipe» [1923], in La vie sexuelle, Paris, puf, 1972.
9. Winnicott, cité par C. Wieder, «A l'écoute du « contre-texte» dans la clinique du travail de deuil», in Parents et adolescence, Toulouse, Erès, 1995.
10. S. Freud, Vue d'ensemble des névroses de transfert [1915], p. 20, Paris, Gallimard, 1986.
11. Titre d'un film.
12. A. Didier-Weill, «Haine et surmoi», communication faite lors du colloque du Mouvement du Coût Freudien sur le thème Haine et culpabilité. Paris, le 14/01/96.
13. J. Lacan, «L'agressivité en psychanalyse», in Écrits, Paris, Seuil, 1966.
14. S. Freud, «Pourquoi la guerre?» [1933], in Résultats, idées problèmes II, Paris, puf, 1985.
15. Ibid., p. 205.
16. Ibid., p. 210.
17. S. Ferenczi, «La confusion de langue entre les adultes et l'enfant» [1933]
18. J. Bergeret, La violence et la vie, Paris, Payot, 1994.
19. S. Freud, «Pulsions et destins des pulsions» [1915], in Métapsychologie, Paris, Gallimard, 1968.
20. N'ayant pas de connaissances en allemand, je me fie à la traduction et aux commentaires de J.-P. Winter lors du colloque précédemment cité du Mouvement du Coût Freudien.
21. J. Lacan, «Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je», in Écrits, Paris, Seuil, 1966.
22. S. Freud, «Pourquoi la guerre?», op. cit., p. 213.